

Le Suquet des Artistes Cannes

Barbara Navi
Ces portes de corne et d'ivoire

Exposition du 3 février au 28 avril 2024

Du 3 février au 28 avril 2024, le Suquet des Artistes de Cannes présente *Ces portes de corne et d'ivoire*, une exposition consacrée à l'artiste Barbara Navi.

La photographie, le collage, la maquette, la vidéo participent à l'élaboration des matériaux iconographiques dont la peintre fait usage pour réaliser ses œuvres. Ses tableaux convoquent les strates de la mémoire et de l'archaïque immémorial à travers des scènes s'apparentant à des anamnèses, des souvenirs-songe. Des linéaments improbables de paysages s'y télescopent dans un univers disloqué où les archives familiales entrent en collision avec des documents historiques et des fragments iconographiques issus de l'histoire de l'art.

Ancienne élève de l'École Boule et diplômée de philosophie, Barbara Navi vit et travaille à Paris.



Le pacte, 2021, huile sur toile, 64 x 81 cm

Ces portes de corne et d'ivoire
Par Hanna Baudet

« Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Combray.

Contempler une peinture de Barbara Navi, c'est plonger dans les confins de royaumes inconnus. Situées entre réalité et fantastique, ses toiles semblent être suspendues dans un entre-deux que le visiteur peine à définir. L'esprit cartésien qui s'y confronte réussit à se raccrocher à des éléments tangibles. Ici, un visage, là, un sommet enneigé, ici encore, des détails iconographiques qui renvoient à une mémoire collective : une tour de Babel, une ronde de danseurs, une descente de croix... Cependant, ces éléments, aussi familiers soient-ils, sont plongés dans un espace indéfini où les règles qui régissent le monde connu ne paraissent pas s'appliquer. En premier lieu, dans ces contrées, semblables au pays de Lilliput, des personnages d'échelles différentes cohabitent dans un même paysage. En second lieu, les espaces – temps s'entremêlent sur la surface de la toile. Barbara Navi se libère, en effet, des codifications temporelles. Il en est ainsi de ses paysages qui semblent tout à la fois contemporains et s'extraire de tableaux du XVI^e siècle. En cela, ses peintures rappellent ces instants délicats et éphémères où nous émergeons du sommeil. Ces quelques secondes où l'esprit n'est plus tout à fait endormi mais pas encore complètement éveillé, lorsque l'environnement qui nous entoure semble se recomposer progressivement devant nos yeux. Juste le temps que la réalité prenne de nouveau forme et que nous retrouvions nos repères rassurants. C'est ce monde flottant, entre rêve et réalité, entre sommeil et éveil, entre imagination et lucidité, que façonne Barbara Navi. Elle bâtit des univers en construction où paysages et corps se confondent. La palette qu'elle utilise renforce cette impression d'irréalité.



Oiseaux du paradis, 2022, huile sur toile, 64 x 81 cm

Ces univers étherés paraissent soumis à un équilibre précaire. Ni Eden, ni Enfer, ils semblent en attente d'un basculement à venir. En effet, les scènes de bonheur qui s'y déploient se voilent d'une angoissante aura. Bacchanales, rondes et déjeuners sur l'herbe sont entourés d'une violence potentielle témoignant de la fragilité de l'allégresse. Rappelant le frisson qui raidit l'échine sans qu'on en puisse en déterminer la cause ou le ciel qui s'assombrit, prémonition d'un orage à venir. Ici, les différences d'échelles contribuent à augmenter le sentiment de malaise. Les grandes figures sont comme des épées de Damoclès, menaçant la fragile insouciance des personnages inconscients du danger qui les guette. Ainsi, les peintures de Barbara Navi se font écho du monde contemporain. Ses toiles témoignent des tourments modernes et les espaces qu'elles contiennent illustrent un monde en proie au changement, prêt à basculer dans le chaos. *Prémices*, *Babel*, *Nouveau Monde*, les titres des œuvres, distillant une poésie mystérieuse, sont des présages de ces bouleversements futurs.



L'accueil, 2021, huile sur toile, 60 x 80 cm

Cependant, si cette agitation trouve écho dans la société contemporaine, les environnements qui se déploient sur les toiles, intérieurs indéfinis et paysages énigmatiques, résistent aux classifications tant géographiques qu'historiques. L'artiste refuse de céder au désir de compréhension immédiat de ses contemporains. Ses œuvres, par leur hermétisme, échappent à toute explication sommaire et simpliste. Ainsi, la peintre souligne que les êtres humains ont vocation à demeurer constamment dans l'incertitude. La compréhension d'une situation est une quête complexe. Le visiteur doit, saisi par le doute, s'engager dans une quête nébuleuse s'il veut décrypter ce qui se présente à ses yeux. Abjurant le mirage de la réalité, c'est l'imagination qui prend le relais. Barbara Navi, en renforçant le sentiment d'inconfort du visiteur, l'engage à décrypter son œuvre. Ainsi, l'artiste se fait oracle et nous invite à déchiffrer le message qu'elle porte.

Ces portes de corne et d'ivoire, le titre de l'exposition souligne l'importance de ce processus de décryptage. Objets homériques, ces portes encadrent le sommeil chez le poète antique. Elles teintent les songes d'ombres de réalité ou de mensonge. Si le rêve passe par la corne d'ivoire il ne sera que mystification mais si son chemin traverse la porte de corne, il se transforme en un message primordial pour le dormeur. Celui-ci se doit, alors, de le décrypter car le rêve prend, ici, une fonction prophétique. Il devient le porteur d'une missive sibylline dont l'interprétation se fait nécessité.

Le lieu d'exposition, ancienne morgue municipale, participe à donner un aspect mélancolique aux toiles de Barbara Navi. En effet, le sommeil, considéré comme un lien entre l'occulte et la réalité, est aussi un territoire de rencontre entre vivants et morts. Loin d'être un lieu de repos, le *rêve est* une seconde vie¹, qui permet au dormeur de rejoindre ses proches défunts. L'endormissement conserve tout un pan secret. Celui qui s'abandonne au bras de Morphée accepte de s'engager sur un chemin ténébreux dont les voies demeurent hermétiques. Plusieurs toiles tentent de percer le mystère impénétrable du sommeil. Les personnages, en gros plans, sont plongés dans l'endormissement. Ils paraissent d'une vulnérabilité extrême et, dans les profondeurs du Suquet, un doute nous saisit. Sont-ils seulement endormis ou ont-ils franchi le Styx ? Et qu'en est-il de ces mondes merveilleux qui se déploient autour de leurs corps inertes, seraient-ils le reflet de ce qui se passe dans leur esprit ?



Fever, 2021, acrylique sur toile, 130 x 160 cm

Le rapport à la mémoire et aux légendes est fondamental dans l'œuvre de Barbara Navi. L'Histoire, imprègne l'ensemble de ses toiles, traduisant un désir puissant de transmission. Au-delà des mots, l'artiste se fait la porte-parole de souvenirs qui puisent leurs sources dans la littérature, l'histoire de l'art ou encore dans son récit personnel. En mêlant ses diverses voix, son œuvre touche à l'universel. Poursuivant un chemin singulier, entamé depuis plusieurs années, elle explore les marges de la peinture. Cette recherche implique un investissement total au service de son œuvre. C'est peut-être pourquoi elle retravaille ses toiles, comme si elles vieillissaient avec elle.

Si cette exploration exige un engagement total, l'œuvre qui en résulte n'est ni pontifiante, ni désespérante car la bascule qui tend les mondes de Barbara Navi n'est pas irrévocable. Si le changement est certain, il est possible d'échapper à l'apocalypse et l'artiste ne ferme pas la porte à une issue favorable. Il existe une potentialité que le basculement se fasse vers un bonheur à venir. Dépassant le sentiment d'angoisse qui imprègne les toiles, c'est, en définitif, un parfum d'optimisme qui se dégage. L'artiste déchire un voile sur une multitude d'hypothèses, sa peinture devient alors, une fenêtre sur le merveilleux et sur un horizon exaltant.

¹ Aurélie, Gérard de Nerval

Barbara Navi
Par Elora Weill-Engerer

Barbara Navi cite l'histoire de l'art, transforme les archives filmiques et remanie les grandes figures allégoriques tout en s'affranchissant de leur fil narratif. Les scènes qui en résultent sont de l'ordre du rêve, de la folie ou des illusions crevées comme bulles de savon. Dans ces peintures, le macrocosme s'invite dans le microcosme et les espaces s'ouvrent régulièrement sur d'autres mondes. On ne sait pas lequel des sujets peints est le parasite de l'autre : les anticipations ou les flashbacks servent à induire une non-linéarité de l'histoire. Plusieurs registres d'images coexistent dans une même œuvre comme si celle-ci tendait à capturer le moment unique de superposition de deux points de vue : la troisième et dernière image est issue du raccord progressif des deux séquences ou « fondu enchaîné » dans la terminologie du cinéma. On peut ainsi relever la présence d'un géant, dormant de son long à cheval entre le littoral et la forêt, ou une tour de Babel portative qui, ramenée à l'échelle de la main, se rapproche davantage de la pièce montée que d'une élévation aux ambitions célestes. La cohabitation de ces différents temps et espaces inscrit la peinture de Barbara Navi dans l'anachronisme, cette brèche silencieuse qui permet des filiations affectives et imaginaires entre les opposés. Il en va d'une peinture à la fois généalogique et prémonitoire puisqu'elle met le futur en mutation par l'exploration du passé. Tel qu'énoncé par Georges Didi-Huberman (*Devant le temps*, Minuit, 2000), l'anachronisme contient une richesse heuristique pour l'historien. L'image anachronique se déploie en trois volets : les survivances, le symptôme et la prophétie. Aussi, le temps prélevé par Barbara Navi adopte un rythme délibérément confus, sur le mode du bégaiement sisyphéen et de l'éternel retour. Les récits se rejoignent sans un cri, sans un heurt, sans un pli, au sein d'un évènement incertain dont on ne se souviendra que par bribes. Des images affleurent, comme des aveux.

Dans sa dimension kaléidoscopique, la touche de Barbara Navi éclate l'image, économise les points de clarté comme un appât à la surface d'une eau marécageuse. Cette peinture est fragmentée, tremblante et tangible : elle se dissout sur la toile comme un morceau de sucre. Les « taches » qui la constituent indiquent qu'elle fonctionne par évaporation ou débordement : on adopte assez spontanément le vocabulaire de l'eau pour parler du travail de Barbara Navi.



Ultraviolet, 2019, huile sur toile, 130 x 160 cm

Les courants sous-marins ont remonté à la surface et la tectonique de l'image s'apparente à celle des sables mouvants : on sent que les pans de peinture ont des qualités intrinsèques de dissolution et d'engloutissement. Ces taches s'épousent par grappes, comme un liquide inflammable qui commence à prendre ou une traînée de larmes qui suivent la lecture d'une lettre d'amour. La technique, l'achevé, le « sec » portent la trace d'une mémoire trouble, d'une image lessivée, essorée que Jeff Wall appelle dans un essai de 1989 l'« intelligence liquide ». Selon le photographe, l'eau comporte un archaïsme, essentiel dans le processus artistique. Si son texte concerne d'abord le médium photographique, il ne serait pas incongru de rapporter son propos à la peinture de Barbara Navi : « *le liquide nous observe, même de très loin* ». Plutôt que de concevoir la toile comme une matière figée, on peut lire entre les lignes de Jeff Wall que la mémoire liquide d'une image sèche rapproche celle-ci de l'ectoplasme dans sa capacité d'immersion, de glissement et de hantise. C'est aussi le rôle du spectre que de revenir éternellement.

Le titre de l'exposition est une citation des premiers mots de *Aurélia* de Gérard de Nerval : « Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible ». Après cet incipit sur le voyage infini permis par l'imaginaire, s'ensuit une description par l'auteur de la descente de l'esprit dans les profondeurs du sommeil, ce passage de l'obscurité à la clarté qu'il place sous le signe de la vision. Le bourdonnement de la mémoire, les passages poreux entre l'intérieur et l'extérieur, la clarté d'une image hypnotique découverte une fois que les paupières sont fermées. D'ailleurs, peu de regards sont directement adressés au spectateur. Les personnages ont les yeux baissés et sont complètement absorbés dans leurs rêves ou leurs actions. Symptomatiquement, nous les observons à la dérobée et par les côtés, comme une œillade en coulisse sur une troupe qui n'est pas fin prête. Jamais on ne nous rend ce regard, comme ces fantômes qui nous hantent mais dont on ne croise jamais les yeux. On voit ces images voilées comme depuis le fond d'une piscine : n'est-ce pas nous qui sommes déjà engloutis par le tableau ?

Comme un linge vainement blanchi pour en laver les traces du passé, la tonalité des toiles est sourde et patinée : la tache ne part pas. C'est ce que développe subtilement Philip Roth dans son livre éponyme : la tache est tout sauf vacarme et les identités les plus lourdes à porter sont celles qui ne se disent que du bout des lèvres. L'histoire raconte les déboires d'un professeur d'université américaine qui cache son identité noire même après avoir été accusé de racisme. Sa peau claire ne trahit son origine par aucun signe distinctif. Tout le livre porte sur son acharnement à préserver son « moi » et à ne pas dévoiler son histoire quand ses détracteurs persistent à confondre identité et sujet. Il y a peut-être une démarche similaire à déceler chez Barbara Navi qui semble placer le moment et les relations humaines qui en découlent avant l'affirmation du moi dans sa singularité distincte de celles des autres. Il s'agit plutôt de la manière dont notre épanouissement dépend de notre capacité à nous décentraliser, à nous vaporiser dans le temps et à nous imbiber d'autres expériences que les nôtres. Beaucoup de choses se partagent sans qu'elles procèdent de soi. Ici, le commun est sans visage.

À propos du Suquet des Artistes

Nouveau lieu d'expression créative installé dans les locaux insolites de l'ancienne morgue de la ville, le Suquet des Artistes a été rénové et inauguré en 2016 à l'initiative de David Lisnard, maire de Cannes, avec pour objectif de promouvoir la création plastique contemporaine. Ce lieu singulier par son histoire et son emplacement stratégique dans le centre ancien de Cannes possède une topographie complexe, héritée de son passé, qui pose défi à chaque nouvelle exposition. À l'espace d'exposition proprement dit – un peu plus de 350 m² – s'ajoutent quatre ateliers attribués à des artistes cannois. La gestion du Suquet des Artistes a été confiée en 2018 au Pôle d'Art Contemporain de Cannes, avec la volonté de consacrer cet espace dans les entrailles de la terre à une création jeune et décomplexée, un parfum du Berlin underground sur les rives de la Méditerranée.

Contact presse

Agence Dezarts
agence@dezarts.fr
Lorraine Tissier : 06 75 83 56 94
Éloïse Merle : 06 12 81 03 92

Informations pratiques

Suquet des Artistes
7 rue Saint-Dizier
06400 Cannes
Horaires : mardi au dimanche, 10h-13h / 14h-18h
Tarif plein : 4,50 euros / Tarif réduit : 2,50 euros